

Jean-François  
Lyotard

# INSTRUC TIONS

*païennes*

PQ  
2672  
Y6  
I 5  
1977

éditions galilée

Les grands Récits du capital et du travail, de la droite et de la gauche, cessent d'être crédibles, au moins pour les intellectuels. Un provincial s'en soucie, un métèque (°) s'en réjouit. Ils imaginent une politique par petits récits. Ils font en passant quelques observations sur l'affaire Clavel & Lévy.

(°) Etranger domicilié en Grèce qui n'avait pas droit de cité (*Petit Robert*)

PQ

2672

Y6

I 5

1977

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S.

© Editions Galilée 1977  
9, rue Linné, 75 005 Paris  
I.S.B.N. 2-7186-0072-1

— Enfin je n'y comprends rien. D'abord vous paraissez accorder un intérêt aux prochaines législatives de mon pays, alors que je sais pertinemment que vous estimez le récit de la droite et celui de la gauche substituables l'un à l'autre, à quelques virgules près, comme le sont ceux des grands partis dans les pays de bipartisme. N'est-ce pas vous-même qui me disiez il n'y a pas bien longtemps : si la droite l'emporte à une faible majorité, elle devra faire une politique un peu sociale ; et si c'est la gauche dans les mêmes conditions, elle ne pourra que composer avec la droite ? Et quant à la troisième hypothèse, le cas d'un important mouvement des voix vers la gauche, vous n'ignorez

nullement les difficultés que rencontrerait un gouvernement porté au pouvoir dans ces conditions. Les propriétaires de capitaux, les patrons et la classe politique bourgeoise, chacun avec les moyens qu'il a, ne manqueraient pas, une fois passée l'euphorie des premières mesures sociales, de lancer une offensive contre l'application du Programme Commun, et cette offensive trouverait dans les difficultés persistantes de l'économie mondiale un renfort assuré. Si bien que ce gouvernement ou bien mettrait les pouces pour obtenir la complaisance d'une partie de ses adversaires, stratégie dont le P.S. caresse évidemment le projet, ou bien devrait prendre des mesures draconiennes en matière économique et sociale, ce qu'il serait bien incapable de faire. Car il faudrait, pour qu'il le fît, que le P.C. fût majoritaire dans la gauche, et qu'il eût en outre en lui-même la faculté à la fois de recueillir et de porter plus avant l'énergique impatience des travailleurs et de tous les petits ; or il est minoritaire, et quant à ses ca-

pacités offensives, vous savez très bien que, réduites à presque rien dès l'époque stalinienne par des considérations d'équilibre mondial, elles sont encore plus nulles aujourd'hui où il s'est officiellement interdit l'usage des grands noms qui pouvaient intimider la droite et devaient galvaniser sa clientèle, je veux dire : révolution, dictature du prolétariat, internationalisme, soviets et tutti quanti. De sorte que je n'ai pas à vous apprendre qu'il préférera, si ce n'est déjà fait, retourner bien vite à l'opposition en laissant le P.S. se faire battre par une coalition de droite ou se prêter à une majorité centre gauche. Et si vous trouvez mon tableau sans imprévu, je vous dirai qu'il n'y en a pas à attendre des organisations, qui sont programmées comme de bonnes machines avec des marges de tolérance de l'ordre de 3 % ; mais que peut-être le commun se montrera moins prévisible si, excédé du récit production-consommation que lui fait jouer le capital dans le travail et ailleurs, et irrité que la gauche ne mette pas à

exécution le scénario qu'elle avait promis, il se mettait, sait-on jamais, à raconter et à jouer pour son compte mille petites histoires déconcertantes. Ce serait, nous en sommes d'accord, je suppose, la seule éventualité intéressante, parce que la seule où quelque chose aurait des chances de se dire et de s'exécuter qui n'ait pas été provisionnellement analysé par les programmeurs de tous bords. Serait-ce là ce qui motive votre intérêt pour les élections ?

— Non, quoique j'apprécie votre tableau. Mais dites d'abord l'autre chose qui passe votre entendement.

— Mais que vous jugiez opportun, alors que ce pays est livré aux soucis les plus ordinaires et à des perspectives aussi médiocres que celles que je viens de vous servir, d'entreprendre ce que vous nommez mon « instruction païenne ». Cela paraîtrait insupportablement élitiste, si ce n'était pas simplement insensé.

— Par païen, j'entends impie, pour le moins. Et si nous avons à nous instruire (et non moi vous),

c'est que nous voulons pourtant la justice. Voici donc l'objet de mon instructif récit : la justice dans l'impïété.

— Mais l'impïété est acquise depuis belle lurette dans nos sociétés laïques, et la justice est le lieu le plus commun des programmes qu'elles peuvent se proposer. Je ne vois pas ce qui distingue votre slogan de celui des gauches ou des droites libérales.

— Les libéraux peuvent être assez impies, mais ils sont fort peu justes, et les gauches veulent le juste, mais au prix d'une piété extrême. Or le point nouveau dans votre petite guerre électorale, c'est que pour la première fois depuis un demi-siècle, la plupart des intellectuels de votre pays renâclent à raconter et à justifier le récit marxiste, même accommodé, parce qu'ils jugent qu'il engendre des effets gravement injustes partout où il est exécuté complètement. Et je ne veux pour ma part qu'ajouter à cela cette raison, que l'injustice qu'il engendre procède de la piété même qu'il appelle et qu'il exige.



— Est-ce que par hasard vous agréeriez aux vociférations antimarxistes de cette poignée d'hommes nouveaux qu'on a appelés philosophes ? Vous n'êtes pas raisonnable.

— Je n'agréee à presque aucun de leurs propos, qui sont en général d'une insultante niaiserie. Mais je dis que le tapage qu'ils font et qu'ils provoquent, s'il n'est pas de bon aloi, montre en tout cas que votre intelligentsia ne se laisse plus guère intimider par le récit marxiste de l'histoire et de la politique, décidée qu'elle est à tirer toutes les leçons de l'injustice, et même de l'horreur, de ses conséquences.

— En somme, dans l'affaire Clavel & Cie vous valorisez ce qu'il y a de symptôme et vous négligez le contenu ? Mais le symptôme lui-même n'est rien d'autre qu'un fait de mode issu d'une opération de marketing.

— Cette dernière n'est pas niaise, mais elle ne mérite pas qu'on s'en scandalise (au nom de quoi ?). Elle mérite qu'on l'examine comme un dispositif de pouvoir proprement commercial et s'exerçant très

impudemment sur des sortes de discours qui jusqu'alors s'étaient tenus à l'abri du marché dans le bon ton des Ecoles universitaires et politiques. Mais je n'éprouve ni plus ni moins de respect pour la télévision que pour une revue spécialisée, pour la chaire académique que pour les tables rondes organisées par les grandes surfaces de « librairie ». S'il faut se prononcer, ce ne doit être qu'en considération de ce qui se dit, et non des formes. Ou bien, comme ici, c'est que ce qui se dit implique aussi les formes. Mais alors il faut le montrer. [De très bonnes choses nous sont venues sous l'aspect de la marchandise, depuis la révolution industrielle, pourquoi pas des idées ?] Celles-ci sont débiles, mais croyez-vous que celles de Merleau-Ponty ou de Lévi-Strauss, qui ne l'étaient pas, fussent exemptes de tout marketing ? Et il n'y a aucune gloriole à tirer d'avoir donné quinze ans de sa vie à l'élaboration, la rédaction, la publication et la diffusion d'une revue d'avant-garde méconnue, quand même elle parlait juste. Si l'on aime

ça, c'est affaire de tempérament. Le principe est faux que plus c'est obscur, plus c'est juste. Il n'y a pas moins d'idées reçues dans l'incognito qu'au grand jour.

— Mais la mode ?

— Croyez-vous que ce soit une catégorie pertinente en l'occurrence ? Le pire et le meilleur peuvent être à la mode comme ne pas y être. Socrate et Protagoras furent la cible d'Aristophane, qui mit leur succès au compte d'un engouement ridicule. Dans l'histoire intellectuelle de votre pays, les exemples et les contre-exemples récents abondent. Si vous vous en prenez aux modes, c'est que vous croyez que l'important échappe toujours et par définition au public d'aujourd'hui, que les grandes pensées ne peuvent se produire que dans l'obscurité, quand ce n'est pas dans la tradition ; vous opposez une odyssée de la raison souffrante aux instantanés des caprices. Ce découpage est le fait d'une piété persistante pour la Passion du vrai dans l'histoire. Mais dans les vagues de la mode qui sont celles du présent, tout pas-

se, le très bon et le détestable. Le seul juge, c'est le jugement qu'on a à s'en faire, aucun signal dans les apparences, l'humble ou le brillant, ne peut lui servir de guide. On peut donc bien juger nos penseurs lamentables, mais qu'on n'invoque pas pour cela le fait qu'ils sont célèbres.

— Mais ils se prêtent à une opération de droite.

— C'est toujours ce que dit la gauche quand on cesse de la ménager. Et le propre de l'argument est qu'il est toujours réversible. J'ignore s'il y a ou non des contacts entre eux et la droite, mais je sais que les communistes d'une part et les fascistes de l'autre employèrent ce genre de motifs contre Daniel Cohn-Bendit en suggérant les uns qu'il émargeait à la P.R.G. et les autres à la police politique est-allemande. Vous m'accorderez que c'est futile quant il s'agit de comprendre mai 68. Nous ne sommes certes pas en mai 68, mais il y a dans la présente discorde des intellectuels français avec le marxisme quelque chose d'évidemment in-

commensurable avec ces petits complots.

— Au total, vous avez peu d'objections contre cette équipe.

— Ils me fourniront un exemple très propre à illustrer ce qui est en cause dans votre gauche intellectuelle.

— Quoi donc ?

— Le pouvoir.

— Ils ne font en effet que s'en prendre à lui et dénoncer tout ce qui s'y prête !

— Cela fait à peu près toute la teneur de ce qu'ils racontent. [Mais dans la pragmatique de leurs récits, on trouve en miniature une machinerie de pouvoir exemplaire.

— Dans la quoi de leurs récits ?

— Dans la pragmatique. C'est un mot pour désigner l'ensemble des rapports, très compliqués, qu'il y a entre celui qui raconte et ce dont il parle, celui qui raconte et celui qui l'écoute, et ce dernier et l'histoire dont parle le premier.

— Je ne vois pas le rapport de cela avec le pouvoir et nos hommes.

— Vous le verrez, mais permet-

tez-moi de commencer un peu solennellement. N'oubliez pas que celui qui parle en ce moment et qui en général se désigne lui-même par le mot moi, moi donc qui vous parle en l'occurrence, ne vais faire, en guidant votre attention sur quelques points de petite politique et d'histoire présente, que vous raconter une histoire, précisément, et que dérouler mon petit récit. Je vous prie instamment en guise d'instruction préalable de ne pas vous demander à son propos s'il est plus ou moins vrai qu'un autre, mais de considérer plutôt qu'il existe ; qu'il procède, faiblement ou fortement, je n'en suis pas juge, d'une puissance de raconter quasiment invincible chez tous ; et qu'il vous laisse en tout cas tout loisir, si vous le désirez, de raconter à votre tour, sur les mêmes points d'histoire et de politique que les miens, une histoire différente de la mienne.

— Que voulez-vous dire ? Que vous n'êtes pas un instructeur convaincu ? Vos instructions ne seront donc pas convaincantes, voilà tout.

— Non, mais que je n'accorde

pas à ce que je vous dirai le statut d'un récit savant.

— Vous le tenez pour faux ?

— On peut le donner pour vrai et le défendre comme tel, mais ce n'est pas ainsi qu'il m'intéresse ; il contient une idée sur l'histoire, qu'il faudrait suivre beaucoup plus loin que je ne le ferai ici. Mon récit n'est pas l'histoire universelle en train de se raconter par ma bouche. Et je ne prétends pas à la profession de théoricien, qui est de sauver le monde en lui rappelant son sens perdu. Tenez, disons-le autrement, et cela pourrait faire une autre instruction : [mon récit comme tout récit a pour référence d'autres récits. C'est toujours : je dis qu'on dit... Ce dont on parle, la diégèse...

— Diégèse ?

— La référence du récit actuel, l'histoire que le message narratif présent met en scène à l'« extérieur » des mots. Eh bien, considérez que la diégèse de mon récit, mais aussi du vôtre, n'est jamais faite d'événements ou de faits bruts, que ceux-ci nous sont appor-

tés toujours par d'autres récits que le nôtre prend en référence.

— Quoi ! la Commune, Cronstadt, Budapest en 56, ce sont des histoires ! Et les morts ?

— Les morts ne sont pas morts tant que les vivants n'ont pas enregistré leur mort dans des récits. La mort est matière d'archive. On est mort quand on est narré et qu'on n'est plus que narré. Et vous êtes invité à donner à l'archive toute l'extension souhaitable, en y comprenant les documents les plus anodins.

— Et les obus qui ont tué ces morts sont des récits ?

— Ils ne relèvent que de ça, et si vous me dites que non, et ce qu'ils sont selon vous, vous me ferez un récit, ou plusieurs.

— Mais le physicien...

— Me racontera l'histoire de l'acier, l'économiste celle des usines d'armement, l'artilleur celle de la balistique. Les obus ne parlent pas, mais ils sont des références des récits qui les préparent et qui les commentent, et ils sont aussi un appoint de persuasion administré aux



destinataires incrédules par des narrateurs décidés à convaincre.

— Le coureur de 10 000 mètres ou le maquisard qui se glisse avec ses charges sous la travée d'un pont, ces corps en action, vous direz qu'ils racontent quelque chose ?

— Je dirai qu'ils jouent des scénarios qu'ils se racontent ou qu'on leur a racontés. Ils sont agités par des va-et-vient incessants entre l'instance du narrataire, celle où le récit est entendu, et l'instance du narré où il est joué. Ils exécutent des récits, si vous voulez. Ils se font obus, événements, ils se placent en référence de ce qu'on dit, a dit ou dira. Et ils se font les témoins de ce que les récits qu'ils exécutent sont les meilleurs, puisqu'ils les avèrent.

— Mais ce n'est pas pareil que de raconter.

— Non, raconter se fait sur une autre instance, celle du narrateur. Mais être raconté (ou l'avoir été, ou devoir l'être), vous me l'accorderez, appartient bien aussi à la faculté des récits, par l'instance du narré. Cependant s'il vous plaît, venons-en à mes points. Ils sont deux,

et des plus simples. Le premier, nous l'avons dit, et votre tableau de tout à l'heure en était une confirmation, c'est qu'il se trouve beaucoup moins d'intellectuels qu'auparavant, dans votre pays, pour justifier le récit marxiste. Il n'y a pas si longtemps, la plupart d'entre eux quand ils avaient quelque chose à dire sur l'histoire, la politique et la société, en empruntaient la matière ou la forme aux narrateurs de ce récit : Marx et les marxides ; à ses narrataires : les travailleurs ; ou à ses narrés, les héros qui étaient et/ou des marxides et/ou des travailleurs.

— C'est plutôt une difficulté de continuer. Quelle était la bonne fin de l'histoire que racontait la gauche marxiste ? La suppression des injustices. Or qu'entend-on en provenance des pays où ce scénario, obstinément mis en œuvre par les gouvernements, est officiellement exécuté par des millions d'hommes ? Des milliers de petits récits inconvenants, apportés récemment par les livres de Soljénitsyne et les témoignages des dissidents et des voyageurs. Ils raniment

ces vieilles narrations des premiers incroyables, celles de Souvarine, de Serge, de Ciliga, de Rousset, de Scholmer, qui n'avaient pu être entendues quand retentissait sans conteste le récit stalinien. Ils permettent à ceux qui leur prêtent enfin leurs oreilles et leurs langues d'écouter et de rapporter ces autres histoires, sans noms d'auteur celles-là, qui furent jouées par leurs narrateurs en même temps qu'ils les inventaient, à Prague en 68, Budapest en 56, en Chine en 57, à Berlin et Poznan en 53. Peut-être ce nouvel auditoire parviendra-t-il même à distinguer désormais ces récits, un peu ténus pour des tympanes habitués aux flonflons, qui furent exécutés en Ukraine en 1919-1920 et à Cronstadt en 1921. Ces nuages de matière narrative qui submergent votre capitale devraient être inépuisables maintenant qu'ils y ont trouvé des destinataires pour les transformer en d'autres récits.

— Et que disent ceux-ci ?

— Vous le savez comme moi, ils prennent en citations ces innombrables témoignages, ils les confrontent avec le grand récit marxiste qui les a

étouffés si longtemps de son monopole, et ils en tirent ce sombre paradoxe : que le grand récit ne pouvait acquérir la prédominance qui fut la sienne qu'à la condition que ses propres destinataires, les travailleurs, qui étaient aussi ses héros, fussent interdits de narration ; et aussi à condition que les maîtres des méta-récits, (j'entends les intellectuels dont c'était le rôle de justifier l'histoire racontée par le pouvoir communiste, trouvassent de bonnes raisons, et même inventassent la Raison, de bâillonner ceux que cette histoire glorifiait et qui n'en étaient plus que la référence muette.)

— Et ils concluent que ce bâillon ne peut tenir longtemps quand il est appliqué sur tant de bouches.

— On ne peut pas dire cela, car il a tenu longtemps et il tient encore. Mais revenez à notre point : à quoi tient la discorde des intellectuels avec la gauche ? A l'érosion, même si elle est encore faible, du récit canonique par des milliers de petites histoires provenant des pays où il est censé régner en maître. Le fort notait justement que l'efficace

de *l'Archipel du Goulag* tient à ce qu'il est une œuvre de littérature. Elle tient à ce que, n'étant presque fait que de scènes et de tableaux, le livre, par leur nombre certes, mais aussi par leur puissance propre, qui est celle du récit, élance chez le lecteur l'imagination narrative et la fait comploter avec celle qui est à l'œuvre chez les héros de Soljénitsyne. Ce n'est pas une identification avec leurs noms qui a lieu, nous les oublions tous, mais une continuité établie avec eux par les inventions de courts scénarios et de rapides scénographies auxquels ils ont recours alors même que ces inventions sont par excellence interdites.

— Mais toute invention de scénario et de scénographie n'est pas bonne en soi...

— Elle paraît l'être en tout cas quand elle a lieu à l'endroit et à l'instant où précisément on la décourage à mort.

— Voulez-vous me dire pourquoi nos intellectuels sont à présent plus portés à croire les récits du détenu et de l'insurgé que ceux du

commissaire, alors que ce fut l'inverse pendant si longtemps ?

— Ils n'entendaient pas ou peu les récits des commissaires eux-mêmes, mais les justifications des théoriciens, les métarécits. Si ceux-ci ont perdu de leur portée, il y a à cela des raisons générales que vous connaissez : la démultiplication des récits marxistes estampillés, surtout après la rupture de Pékin avec Moscou, l'abaissement politique de la première puissance mondiale après son échec au Vietnam, le redressement économique de certains régimes du Tiers Monde à la faveur de la crise de l'énergie et des matières premières, la découverte que le progrès fait du monde un dépotoir stérile, le caractère ostensiblement artificieux des démarches scientifiques, tout cela pêle-mêle brise l'étau du manichéisme des grands et permet que circulent des récits inconvenants sans qu'ici ou là on les étouffe sous prétexte qu'ils font le jeu de l'adversaire. Il y a pour chacun abondance d'adversaires aujourd'hui, et il est peu vrai que des

récits qui contrarient nos ennemis soient des récits amis.

— Et vos raisons moins générales ?

— En mai 68, vos intellectuels pouvaient bien être qui socialiste, qui communiste français, qui trotskyste, qui maoïste, s'ils n'étaient pas trop sots, ils ne manquèrent pas, dussent-ils s'en défendre, d'entendre ce qui se passa alors dans votre pays : la même érosion dont nous parlons ; des milliers de narrateurs, de narrataires et d'acteurs inconnus se mettant à raconter, écouter et jouer des histoires sans en avoir obtenu de personne l'autorisation. Certains de vos philosophes ont bien pu écrire alors des sottises vieux-marxistes, ils peuvent même pour l'heure continuer à insulter ce mouvement, n'empêche que s'ils ont aujourd'hui la langue un peu moins chargée et l'oreille moins occluse, ils le doivent à cette explosion narrative.

— Mais enfin, vous l'avez dit, ce qu'ils découvrent aujourd'hui, nous le savons depuis quarante ans et le disons depuis trente !

— Sans doute, mais une chose est de savoir, une autre d'imaginer et de faire imaginer. Rien ne me paraît plus consternant que les leçons d'histoire et les titres de priorité que des anciens, pas toujours qualifiés pour le faire du reste, opposent à ce que disent les jeunes compères. L'histoire n'est certainement pas un concours où il s'agit d'avoir été premier. Et je ne parle pas de ce qu'il y a de ressentiment d'auteur pillé, passion morbide entre toutes, dans ces sottes protestations de loyaux services. La question n'est nullement de cet ordre : nous étions soixante dans le monde à déduire une critique assez radicale de la bureaucratie communiste à partir d'indices faibles ou forts qui servaient de références à nos récits. Nous parlions des ouvriers de Poznan, des conseils de Budapest, des dissidents de Chine, mais nous étions nous-mêmes, sauf exception, les narrateurs, et nous cherchions des narrataires qui ne fussent pas nous-mêmes. C'était une situation de théoriciens, ce que nous étions. Nous n'avions pas le choix, les ré-



cits émanant de Poznan, Budapest et Pékin étaient inaudibles pour presque tous nos contemporains, et donc les récits que nous-mêmes en tirions restaient quasiment sans auditeurs. Disons que nous avons, dans votre pays et trois ou quatre autres, sauvé l'honneur de narrer. Mais aujourd'hui, les histoires qui viennent de là-bas n'ont pas besoin d'être transcrites dans le genre théorique pour être conservées et accessibles à l'audition. Leurs héros sont souvent leurs propres narrateurs, ou bien ceux-ci ont côtoyé ceux-là. Quand la puissance à la fois proche et infinie des récits se trouve ainsi libérée, comment peut-on faire le grincheux, même si l'on estime misérables ceux qui s'en font l'écho ? Et si l'on pense que leur version ne vaut rien, qu'on en fabrique une autre, au lieu de rappeler doctement celle qu'on a donnée voici vingt ans dans de tout autres conditions ! Car mon avis est que les théories sont elles-mêmes des récits, mais dissimulés ; qu'on ne doit pas se laisser abuser par leur prétention à l'omnitemporalité ; que le

mérite d'avoir fait autrefois une narration, aurait-elle figure d'inébranlable système, ne vous acquitte jamais de la tâche de recommencer maintenant ; et qu'on n'a pas raison d'être cohérent et immuable, c'est-à-dire égal à soi-même, mais qu'on l'a de se vouloir égal à la puissance de raconter qu'on croit entendre actuellement dans ce que disent et font les autres. Cet avis recoupe aisément, vous le concevez, mon instruction préalable.

— Mais quelle instruction tirez-vous au juste de la situation que nous examinons ?

— Celle de l'impiété en matière politique. Une illustration banale : il y a quatre mois, sept ou huit de vos concitoyens sur dix pensaient que la gauche gagnerait les législatives, mais six que cela ne changerait rien à leur sort. Cela est admirable dans un pays qui croit profondément à l'Etat. Vous finirez bientôt par avoir autant d'irrespect pour les figures politiques que vos voisins italiens et anglais. Dans le contexte occidental, cet état d'opinion me paraît congruent avec l'érosion que

subit le grand récit dans les empires communistes. Beaucoup des politiques de gauche, et jusqu'à certains membres de votre Société Clavel, mettent cet état au compte du désenchantement et de la dépression. C'est une pure projection de la déception qu'ils éprouvent dans leur besoin de croire à un récit majeur. Si vous me poussiez à raconter à mon tour quelque chose sur ces états d'opinion, qui sont des états de narration, je dirais plutôt que la multiplication des petits récits inconvenants n'est pas de mauvais augure.

— Vous êtes optimiste à bon compte. Considérez l'horreur que nous apportent ceux qui viennent des camps.

— Je n'ose pas en parler, nous sommes trop heureux par ici pour nous égarer à cela. Elle semble irréparable parce qu'elle consiste dans la dévastation obstinée de la puissance narrative. L'Etat-parti contraint sans répit les citoyens libres de ne conter, de n'entendre et de ne jouer rien d'autre que son propre scénario. Celui-ci peut changer.

L'important est qu'il contraigne, peu importe à quoi il contraint. C'est affaire non de signification et d'interprétation, mais de pragmatique narrative.

— C'est-à-dire ?

— Comme citoyen de ces régimes, vous passez à la fois pour être le co-auteur responsable du récit qui est le leur, pour en être l'auditeur privilégié et pour en exécuter parfaitement les épisodes qui vous reviennent. Vous êtes donc assigné d'office aux trois instances du maître-récit à la fois, et dans tous les détails de votre vie. Votre imagination de narrateur, d'auditeur ou d'acteur est entravée complètement. Si vous manquez à l'un de ces devoirs, vous perdez toutes vos qualités. (Or cela n'est pas évitable, puisque la signification du récit elle-même, ce qu'il y a à dire, à entendre ou à faire, n'est pas en votre pouvoir, ni même portée à votre connaissance.) Une faute d'exécution, une erreur d'écoute, un lapsus de narration, et vous passez détenu. Là on ne vous demande plus de réciter le scénario, de l'exécuter ni de

l'entendre, on vous met hors scénario, hors scène, hors théâtre, coulisses comprises. Vous êtes interdit de narration. Telle est la dévastation.

— Cela ne marche pourtant pas puisque nous en avons ouï-dire : des récits circulent hors de l'Etat-parti, nous nous trouvons être leurs destinataires.

— Cela marche et ne marche pas. L'assignation du citoyen aux trois instances du grand récit est une sorte de mise au secret. Qu'est-ce qu'une liaison secrète ? Deux partenaires sont l'un pour l'autre les seuls exécutants, les seuls initiateurs et les auditeurs exclusifs de leur aventure. Imaginez que l'un ne consente à cette exclusivité que sous la contrainte de l'autre, vous avez grosso modo la pragmatique qui lie le citoyen à l'Etat totalitaire. Supposez encore que le second ait la faculté de décider quand le premier manque à telle de ses exigences ; en cessant de consentir, il a failli au secret, et la liaison est rompue. Le détenu est ce citoyen délié du secret contractuel. Il perd l'interlocuteur et la référence imposés. Il ne parle

plus de ce dont on parle, personne ne l'entend, et il n'entend personne. Il a pour dernière ressource de raconter qu'il n'a plus rien à raconter, plus personne pour l'entendre et plus de réalité à inventer. Et tels sont les récits qui nous viennent de là-bas, avec leur inconvenance. Il est vrai que si nous les entendons, c'est qu'une autre pragmatique existe et fonctionne, une ombre de société civile faite de circuits distendus et de circulations improvisées. Et ce dont elle parle dans les histoires qu'elle fait circuler, c'est seulement de la faculté des histoires. Elle est deux fois élémentaire, par sa fragilité, et parce qu'elle n'a de souci que pour l'élément des sociétés, qui est l'activité narrative. Mais vous voyez quelle dureté, quelle ascèse monstrueuse il faut pour que cet élément en vienne à se découvrir et à se manifester faiblement hors de la tutelle des récits programmés par l'institution politique. On ne saurait en retirer aucun soulagement. Simplement l'honneur est sauf, l'honneur des fables.)

— Et des faibles. Votre impiété dans cette affaire ?

— Il me semble qu'à l'Est comme à l'Ouest, le moment est assez bon pour que les sociétés, ou mieux : les socialités civiles élémentaires dont nous parlons manifestent leur activité. Il ne s'agit pas du tout qu'elles se dressent héroïquement contre les Etats dans une sorte de défi à mort comme si leur rapport avec eux était et devait être celui de la réversion symbolique : tu n'existes qu'en me détruisant, essaie donc ! Ce commerce où l'enjeu est soit l'anéantissement des partenaires ou leur déshonneur fait belle figure dans une dialectique hégélienne de l'esprit ou dans une dramatique maussienne de la primitivité, mais je ne crois pas exact que la société civile et l'Etat soient du tout analogues à des partenaires. C'est encore trop concéder au manichéisme politique. Si des réseaux de récits incertains et éphémères peuvent ronger les grands appareils narratifs institués, c'est en multipliant les escarmouches un peu latérales comme firent dans votre pays, au cours de la dernière décade, les avortées, les prisonniers, les appelés, les prosti-

tuées, les étudiants, les paysans. On invente de petites histoires, même des segments d'histoires, on les écoute, on les transmet, on les joue au bon moment. ✓ 6

— Pourquoi petites ?

— Parce qu'elles sont courtes, parce qu'elles ne sont pas tirées de la grande histoire et qu'elles sont difficiles à y insérer. Souvenez-vous des ennuis qu'eut le récit marxiste, pour ne parler que de lui, avec l'épisode étudiant. Où le faufiler dans la trame des rapports de production et de la lutte de classes ?

— Autres sujets d'inquiétude : l'homosexuelle socialiste, communisme et prostitution, Marx à la cuisine...

— Sans oublier de l'autre côté, Chirac à la vaisselle, le jeune chômeur dans le plein emploi et son copain le jeune employeur dans le plein chômage, ou que faire des vieux ? ou la propriété des mers et des merdes qu'on y dépose.

[ — C'est n'importe quoi. Lancer des histoires n'est pas une fin en soi.

— Ce n'en est pas une et je



n'en vois pas d'autre. Et si c'est n'importe quoi, c'est que de ce côté du moins, le capitalisme touche à tout. Tout est donc matière à faire des histoires. Voyez cela comme une finalité sans fin : c'est le seul intérêt auquel s'adonner qui ne soit pas pathologique, pour parler comme Kant.

— Vous voilà kantien ?

— Si vous voulez, mais de la troisième Critique. Pas celui du concept ou de la loi morale ; le Kant de l'imagination, quand il se guérit de la maladie du savoir et de la règle en passant au paganisme de l'art et de la nature. Vous ferez attention que ce discours là, s'il est juste, ne peut pas être vrai comme prétend l'être une théorie ; il n'est plus un métarécit, même critique. Il est lui-même une œuvre d'art, où l'imagination se veut elle-même.

— Qu'avez-vous en vue, métèque ?

— Ceci, qu'il n'est pas souhaitable d'appuyer la résistance au plein des récits institués sur le vide d'un principe universel de discours. Le Je pense, ou le Tu dois, même

si on me faisait la concession de les traduire en un Je raconte,] ne donnera d'autorisation qu'à une politique de démocrate libéral. Vous voulez que reste ouvert et libre une institution où la société puisse se mettre en question, où son existence ne soit pas d'abord définie comme celle d'un organisme, mais reste à définir, une institution de l'Instituant.

— Vous allez prôner sa liquidation, peut-être ?

— Non, mais quelle différence voyez-vous entre cet Instituant et un quelconque grand Autre ou grand Signifiant ? Un tel principe, ce n'est plus à démontrer après la critique hégélienne de Kant, si l'on en fait la condition a priori des libertés instituées en même temps que l'expression de la liberté instituante, je ne dis même pas : donnera cours à une Terreur (encore que vous ayez pu observer dans votre Université même comment le dit signifiant en vient à se traduire en pratiques organisationnelles d'exclusion, je pense à telle école de psychanalyse), mais il ne manquera

pas de provoquer l'élévation de nos âmes vers une absence majeure, et donc l'abaissement concomitant de la réalité. On peut parler au nom du vide à peu près comme au nom du plein, et vouer un culte à l'être, suprême ou pas, même s'il n'est pas révélé.

— En tout cas, ce n'est pas dangereux.

— Pas assez. Il y a dans le souci théorique, même critique, une sorte de piété qui continue comme si de rien n'était. Quel sens y a-t-il à désigner d'une part comme un événement ce qui l'est en effet, le fait que l'*Archipel du Goulag* soit une œuvre de littérature, et qu'il ait été écrit par quelqu'un qui partageait intégralement la vie du peuple dans les camps, ne parlait pas autrement que lui et jouissait, au prix qu'on sait, de ce privilège rare pour un écrivain d'avoir ses héros pour narrateurs et d'être l'un d'eux, — et d'autre part à rebâtir là-dessus une théorie transcendantale de la société contre l'Etat ?

— Où est le mal ?

— On referme ce qu'on vient

d'ouvrir. On vient d'ouvrir une vue décisive : (que l'histoire est faite de nuages de récits, récits qu'on rapporte, qu'on invente, qu'on entend, et qu'on joue ; que le peuple n'existe pas comme un sujet, qu'il est un amas de milliards d'historiettes futiles et graves, qui parfois se laissent attirer jusqu'à constituer de gros récits, parfois se dispersent en éléments divagants, mais qui en général tiennent à peu près ensemble en formant ce qu'on appelle la culture d'une société civile.

— Le livre du *Goulag* implique tout cela ?

— Vous dites : il est important que ce soit un récit, une oeuvre de littérature. Chacun entend : que ce ne soit pas une oeuvre théorique. Et pourquoi est-ce donc si important ? Parce que Soljénitsyne rapporte des narrations dans sa narration. Le livre a beau être un recueil de récits, il n'est que l'un d'eux. C'est encore une affaire de pragmatique : entre lui, le narrateur, et ce dont il parle, le narré, les fonctions sont permutablees puisque ses compagnons, qui sont le narré, sont des

héros narrateurs. Et entre lui, le narrateur, et ceux à qui il s'adresse, ses compagnons et nous, la permutation reste encore possible. Car n'importe qui peut raconter, c'est la puissance du commun. Que fait le commentateur du *Goulag*, sinon prendre le livre en référence de son propre discours, et inventer sur lui pour des lecteurs, les mêmes et d'autres, une autre narration, la sienne propre ? Vous observez que lors de ces passations de rôles, non seulement la forme du récit change, mais son objet : Y. parle de Z., Soljénitsyne parle de Y., et Lefort de Soljénitsyne. Cette procession des récits en série est admirablement commune et n'implique aucun retour, aucun revenu.

— Et la théorie ?

— C'est une narration privée de cette transitivité. Vous apprendrez qu'elle s'entoure de silences. Il faut que sa référence soit muette, c'est-à-dire insensée, pour qu'elle vaille la peine d'être expliquée et qu'on la fasse parler. De là le grand Signifiant absent. Et il faut que muet aussi, parce qu'ignare, soit son des-

tinataire pour qu'il vaille la peine qu'on lui enseigne ce qu'est la chose dont on lui parle. S'il est parfois admis à parler, c'est-à-dire mis à la place du narrateur, c'est pour vérifier qu'il récite correctement la leçon. De là le ton pédagogue. Aristote savait cela, il opposait à la didactique savante l'art de discuter, la dialectique, où les opinions se défient, c'est-à-dire où les petits récits du commun entrent en compétition. Une œuvre littéraire ne peut donner lieu qu'à cette dialectique, seuls les fous du concept en font matière à enseignement, c'est-à-dire à théorie. Mais de même qu'il n'y a pas de théorie littéraire faute de littérature qui soit enseignable, de même Soljénitsyne et les autres disent qu'il n'y a pas de théorie politique, même transcendantale, parce que la politique n'est pas une matière didactique. Vous passez du dogmatique au critique ? Vous restez dans le genre théorique et votre pragmatique est inchangée. Elle changera si vous passez au narratif.

— Mais rappelez-vous ! L'isonomie des citoyens rangés en cercle

autour d'un centre qui n'est qu'un lieu public où chacun vient tour à tour proposer une décision ou une loi, ce vieux modèle grec de la démocratie, est-ce qu'il n'est pas, avec son vide transcendantal au milieu, un peu analogue au modèle théorique ? En abandonnant celui-ci, vous allez perdre celui-là, et ouvrir la porte aux tyrannies.

— Non, au paganisme. Il faut une politique impie et juste. Elle ne se trouvera pas dans cette pieuse organisation, dont vous donnez du reste une description expurgée, et qui exclut, vous le savez, les femmes, les enfants, les métèques, les esclaves, les étrangers, les dissidents. Il faut qu'elle se fasse avec ces éléments sociaux que sont les récits, et non dans l'élément des *virī*, qui est le savoir.

— Reprenez vos esprits, vous savez très bien que dans aucun pays, la société civile n'est ce nuage de matière narrative que vous imaginez. Même païenne, elle a ses institutions.

— Laissez-moi filer un peu sur mon erre. *Pagus* se disait de la ré-

gion des bornes aux confins des bourgs. *Pagus* a fait *pays*. Ce n'est pas le *Heim* ou le *home*, l'habitat, l'abri, mais des parages, des contrées, qui ne sont pas nécessairement incultes, qui sont les horizons de ces ballades au cours desquelles on voit du pays. On n'y est pas chez soi. On ne s'y attend pas à découvrir la vérité, on y rencontre des entités en nombre, sujettes aux métamorphoses, aux mensonges, aux envies et aux colères : des dieux passibles.

— Il fallait quand même les honorer... Il y avait des cultes. Ce n'était pas l'impiété.

— Ce n'était pas l'inculte assurément. Quant à l'impiété qui y règne, vous pouvez faire confiance à un Platon, elle lui fait horreur. Il sait pertinemment comment les païens honorent leurs dieux. Ils s'arrangent avec eux au moyen de contre-ruses, d'offrandes, de promesses, de petits contrats d'alliance donnant lieu à des cérémonies complices, tout cela dans l'humour et la peur.



— Comment s'adressent-ils à eux, si ce n'est pieusement ?

— Comme ils se parlent entre eux, d'un langage ouvertement séduisant, ouvertement dissimulé. Ils parlent pour obtenir certains effets, non pour proférer le vrai, dévoiler le dévoilement ou confesser leur culpabilité.

— Expliquez et commentez.

— Gorgias disait que dans l'art tragique, il est plus juste de séduire que de ne pas séduire, et plus sage d'être séduit que de ne pas l'être. *Séduire* se dit *apatân*. Imaginez un monde où la justice (et la justesse) consiste d'abord à traiter la parole comme un art, où le discours de vérité est une grossièreté inconnue. Que veut l'injuste de Gorgias ? Avoir raison ? Il fera rire tout le *pagus*. Qu'il aille aux Ecoles de Paris, pour y faire valoir son nouveau mode de parler, la théorie, et y faire oublier ce qu'on sait sur les confins, que c'est le dernier venu des arts de la parole, un genre littéraire parmi les autres, et un stratagème qui n'a jamais pris que chez les Messieurs. Et le destinataire, l'auditeur insensé selon Gorgias,

voyez-le qui ne veut pas être trompé, qui veut le vrai lui aussi, des mots sans piège, des pensées intranscrites, et qui discrédite en idéologie et bigarrure les discours où il croit détecter la feinte : quel manque de sagesse chez ce misanthrope, qui est un misogyne et un misothère !

— ?

— Ennemi des bêtes. Un méfiant, crédule envers la méfiance. Les païens ne s'interrogent pas sur la conformité du récit à son objet, ils savent que les références sont organisées par les mots, et que les dieux n'en sont pas les garants, parce que leur parole n'est pas plus véridique que l'humaine. Rhétorique et chasse les affairant assez, on n'y a pas le dernier mot et il n'y a pas de coup de grâce.

— Pourquoi des dieux alors ?

— Par prudence. Ils appellent toujours leurs dieux « les plus forts » ; car ils leur reconnaissent l'avantage dans la ruse ; les dieux en effet ne sont pas moins, mais plus passibles que les humains, pas plus droits, mais plus inhumains.

Ils bénéficient d'un inépuisable protéisme, auquel ils doivent peut-être leur immortalité. Cependant même ainsi, il reste à les séduire, et l'on peut arriver à l'emporter sur eux, pour un moment.

— Un moment seulement ?

— Le bon moment, un moment de bon.

— C'est peu. Mais dites-moi, quel rapport faites-vous entre cette pastorale et votre... pragmatique narrative ?

— Un dieu païen, c'est par exemple un narrateur efficace. Vous entendez une histoire qu'on vous raconte, elle vous fait rire, pleurer, réfléchir, elle vous porte à faire quelque chose, entreprendre quelque action, suspendre une décision, ou à raconter vous-même une histoire. Ce narrateur vous pousse donc ici ou là sur les instances des récits, il fait de vous un auditeur, un acteur, un conteur. Telle est sa supériorité de force : il vous manœuvre, comme un sorcier ; telle est votre faiblesse : vous êtes dans sa dépendance, il faut vous dé-

brouiller avec les histoires qu'il vous raconte et qu'il vous fait.

— On est condamné à réagir ?  
Triste philosophie.

— Non, à riposter.

— Quelle différence ?

— Réagir : on vous insulte, vous insultez. Riposter : on vous insulte, vous exultez.

— Mauvais jeu de mots.

— Excellent jeu de langage. On vous place dans une perspective, vous placez votre partenaire-adversaire dans une autre. Si vous n'inventez pas ce déplacement, vous ne ripostez pas, vous réagissez. Revoilà la pragmatique narrative : comme narrateur, narrataire ou narré d'un récit qui vous implique, vous êtes placé sous la dépendance de ce récit. (Et de fait nous sommes toujours sous le coup de quelque récit, on nous a toujours déjà dit quelque chose, et nous avons toujours été déjà dits. Nous sommes faibles, et il y a des dieux, parce que nous ne sommes pas premiers. Où donc chercherez-vous votre honneur de païen ?) Par exemple vous vous faites le narré de votre

adversaire, vous jouez le rôle qu'il vous assigne, comme Diane se change en biche, pour mieux être poursuivie des assiduités du chasseur. Et ayant ainsi endormi sa méfiance de narrateur-chasseur, lui ayant fait croire à la réalité de son conte en l'exécutant, vous et Diane l'attirez doucement jusqu'à votre embûche. Une fois pris, c'est son tour d'être le narré de votre histoire. Voilà une riposte, celle-ci porte, vous le voyez, sur la permutation des rôles de narrateur et de narré. Il y en a mille autres, que je vous laisse imaginer.

— Les païens ne connaissent pas la réactivité ?

— Si, ils la redoutent parce qu'elle les condamne à l'échec. Ecoutez ce qui arrive à Arachné qui se contenta de réagir. Elle défie Pallas à la tapisserie. La déesse relève le défi, et compose sur son métier le riche tableau des métamorphoses que les dieux infligèrent en châtimement à des mortels trop ingénieux. Arachné de son côté représente avec non moins de lustre celles au moyen desquelles les dieux

abusèrent sans vergogne les victimes humaines de leurs passions. Les deux tableaux se valent ; mais non les deux tapisseries. Vous êtes des menteurs, dit aux dieux celui de la Lydienne ; nous sommes plus forts, affirme celui de la déesse. Et exaspérée d'avoir trouvé son égale, elle métamorphose sa rivale en araignée, ajoutant un nouvel épisode au motif de sa tapisserie. Mauvais combat d'Arachné, purement réactif : elle affronte le même argument que Pallas (les métamorphoses), elle accuse, elle ne déplace pas l'objet du récit, elle ne séduit pas. Elle eût été plus sage de se laisser séduire.

— Ils ont beau jeu, vos dieux !  
Toujours plus forts...

— Ne croyez pas cela. N'oubliez pas la pragmatique qui régenté ces fables : ce sont des récits d'hommes, qui savent que les dieux les entendent et qui donc les flattent en leur donnant le dernier mot. Mais pragmatiquement on n'est jamais sûr qu'ils l'aient eu, et que l'affaire soit finie ; après tout, depuis deux ou trois mille ans, les arachnides n'ont pas tissé toutes

leurs toiles en vain. On n'a pas lieu d'être optimiste, pas non plus pessimiste. Encore moins d'être pieux. C'est bien ce que Platon a en horreur dans ce paganisme, qui est pour lui l'impiété la pire.

— Il y en a d'autres ?

— Il veut bien qu'on ne croie pas du tout, surtout jeune, à l'existence des dieux, du moment qu'on a le naturel juste et qu'on respecte les lois politiques, qu'on est un disciple en somme. Il épargnerait un Protagoras, j'imagine.

— Pourquoi Protagoras ?

— Protagoras disait qu'il n'était pas en état de savoir si les dieux existent ou n'existent pas ni quel genre de figure ils ont. Il fut, dit-on, accusé d'impiété, et menacé d'un procès comme Socrate.

— Mais il a jugé opportun de fuir. Je parie que vous estimez cette dérobade plus païenne que l'ironique courage de Socrate devant ses juges.

— Evidemment, mais de toute manière Protagoras n'est pas un païen, me semble-t-il, plutôt un impie de la première sorte platonicien-

ne ; un petit passage au sophronistère suffirait à le remettre dans le droit chemin.

— Sophronistère ?

— Maison de correction où l'on rend aux convicts le sens de la prudence et de la modération. Ecole d'endoctrinement et redressement. L'impiété de la deuxième sorte est plus grave, c'est d'imaginer que les dieux sont indifférents à l'égard des hommes. Plus grave parce que c'est nier leur perfection : autant dire qu'un grand architecte ne voit l'édifice que dans son ensemble et néglige les petites pierres d'angle et les claveaux qui le font tenir debout. Mais la plus impie des impiétés, c'est de se conduire comme si les dieux étaient euparamythomènes.

— Vous voulez dire : faciles à fourvoyer avec des fables.

— Et comme si l'on pouvait acheter leur complaisance à coups d'offrandes et de prières. Quoi ! dit Platon, même des chiens, si des loups leur offrent de partager le troupeau qu'ils gardent, ne se laissent pas corrompre, et les dieux le feraient ! Ils seraient comme ces pi-



lotes qu'on fait boire pour dérouter leur bateau, ou ces jockeys qu'on stipendie pour qu'ils retiennent leur monture. Ces impies-là le sont deux fois : ils ne connaissent aucune limite à leur frénésie d'avoir plus ; et ils ne doutent pas d'obtenir par des présents que les dieux eux-mêmes ferment les yeux sur leur convoitise. Ils sont maîtres en flatterie, cajolerie, maîtres enjôleurs, ensorceleurs (je cite, je cite), mauvais maîtres, ils sont devins, sorciers, tyrans, rhéteurs, chefs de guerre, initiés, enfin des sophistes. Des menteurs. Tuez-les deux fois, ils ne paieraient pas encore assez leur infâmie, dit l'Aristonide.

— Comment faire pour les punir plus, mon cher ? Les faire mourir trois fois ? Leur cracher dans la bouche ?

— Ceux-là seront internés au desmôtère, prison centrale. Ils ne verront plus personne, des esclaves leur administreront la ration alimentaire arrêtée par les juges. Une fois morts (je cite : mais ne serait-ce pas de privations ?), on jettera leurs corps au dehors des frontières sans

sépulture. Il vous reste le choix du lieu pour installer votre pénitencier : la Kolyma, Dachau, Cologne-Ossendorf ?

— Ce procès pour totalitarisme intenté à Platon n'est pas nouveau. Grote a réhabilité les sophistes contre lui voici plus d'un siècle. Permettez-moi de vous ramener à plus actuel et plus pressant. Je vous répète que votre *pagus* est pure rêverie ; que la société civile dans laquelle vous voulez plonger votre pragmatique des récits rusés n'est pas un milieu amorphe ; mais qu'elle est déjà un ensemble compliqué de circuits narratifs stables ; et qu'en particulier dans nos pays, il est tout simplement puéril de miser sur la société contre l'Etat quand on sait que la première tend à subordonner toutes ses institutions aux besoins de la circulation du capital, et quelle connivence il y a entre ce dernier et les organismes politiques. Le maître de nos récits n'est pas un dieu païen, c'est le capital : il nous fait raconter, entendre et jouer l'histoire majeure de sa reproduction ; et nos places sur les instances de son récit sont fixées. Vous rêvez

de faire des maquis d'historiettes sur un terrain que quadrillent sévèrement des comptabilités.

— C'est mon autre point. Vous avez bien raison, et c'est pourquoi vos gauches n'ont pas non plus tort d'attaquer les nouveaux venus. Ceux-ci croient s'en prendre à tout pouvoir, ils s'en prennent en effet à celui de l'Etat communiste, mais ils négligent passablement le pouvoir dans lequel nous vivons. Il n'offre certes pas la grossièreté de traits qui rend si aisément repérable l'appareil totalitaire. Il est subtil. Il n'écrase pas seulement les petits récits, il les appelle aussi. Il ne déporte pas automatiquement les innovateurs, il lui arrive de les breveter et de les subventionner. Il sélectionne les narrateurs par l'argent, mais il pousse aussi à multiplier le nombre des narrateurs et des narrés. Et s'il est vrai qu'il nous assigne des résidences forcées sur les instances de son récit, il arrive aussi qu'il ait besoin que nous changions de place.

— Vous admettez pourtant que, pour parler votre jargon, il existe un récit majeur du capital et que tous les

nôtres, petits et moins petits, y sont rattachés ?

—(Evidemment puisqu'il est un pouvoir. Mais c'est un pouvoir impie, et son récit parle de tout et de rien. Je ne dis pas que le capital est païen, il a son dieu unique, l'argent, sa messe, l'acquittement des comptes, sa grâce ordinaire, le profit, et extraordinaire, le surprofit, ses élus, et ses damnés. Tout cela ne fait certes pas un *pagus*. Il est pourtant impie. Un propriétaire de capitaux n'est pas le narrataire d'un récit exclusif, comme le sont en principe un évêque, un général de votre armée ou un secrétaire du parti communiste qui sont avant tout des gens qui ont entendu un certain récit dont ils ne sont pas les premiers énonciateurs. Au moyen des capitaux qu'on a, on peut entendre, raconter, et faire jouer n'importe quelle histoire. Si l'on n'y parvient pas, c'est que l'histoire qu'on investit est déjà racontée par d'autres, et mieux. Et de leur côté, les propriétaires de force de travail sont, asymétriquement, dans la même condition narrative : ils ne sont pas attachés par principe à l'ob-

servance et à l'exécution de tel récit, comme le sont un artisan spécialisé, le fidèle d'une Eglise ou un militant politique. Seulement le capitaliste et les travailleurs, s'ils ne sont pas assignés à des récits particuliers, le sont à des instances de narration. C'est un point pragmatique, et non sémantique. Telle est donc l'impiété du capitalisme qu'il n'éprouve de respect pour aucun récit particulier, et tel son pouvoir, qu'un seul fait exception à cette indifférence, le récit de la manière de raconter, entendre et jouer les récits.

— Je ne comprends pas.

— Je parle de ce récit canonique qui accorde le privilège de la valeur à l'activité autonome du narrateur et qui subordonne au seul nom de ce dernier celles du narrataire et du narré.

— Je ne comprends pas.

— Prenez la Cie Clavel. Elle travaille dans la branche de la théorie politique. Elle cherche une figure qui soit incomparable à celle des tyrans mais aussi de leurs ennemis, les révoltés et les révolutionnaires, parce que ceux-ci, dit-elle, ne sont que les

compères de ceux-là. La figure nouvelle admettra plusieurs noms, tantôt le rebelle, tantôt la plèbe, tantôt Socrate ou Jésus, tantôt Fantasio.

— Noble incertitude qui est la marque de la recherche ?

— Absolument. Cela dit, supposez qu'un Clavie fait un livre ; il raconte qu'un Jessie lui a parlé et ce qu'il lui a dit ; un Lévie l'édite. Cela fait deux récits : Jessie est le narrateur du premier et Clavie son narrataire.

— Et quel est le narré ?

— Ce qu'a dit Jessie à Clavie, je ne sais pas, qu'il faut être angélique...

— Et le deuxième récit ?

— C'est celui que Clavie fait à son lecteur, dont la référence est l'histoire du récit que Jessie fit à Clavie. De l'un à l'autre récit, Jessie passe de l'instance du narrateur à celle du narré et Clavie de celle du narrataire à celle du narrateur.

— Où est le pouvoir, où le capital ?

— Nulle part. Rien n'est plus commun : vous entendez dire quelque chose, vous le rapportez, avec ou

sans modulations, à un tiers en indiquant votre source.

— Alors ?

— Qu'advient-il de ce tiers ? Appelons-le Dessie. Il raconte son affaire à un quart personnage, Sollie. J'insiste : Dessie raconte à Sollie que Clavie lui a raconté, dans son livre, ce que Jessie avait raconté à Clavie. Troisième récit, j'abrège. Et que fait Sollie ? Raconte-t-il bonnement à sa petite amie ce que Dessie lui a raconté que Clavie lui avait raconté des propos que Jessie tint à Clavie ? S'il en est ainsi, un quatrième récit viendra se monter sur le troisième de la même manière que le troisième l'était sur le second et le second sur le premier. C'est un montage en série.

— Vous voulez dire que le pôle narrataire d'un récit est dans ce cas toujours accouplé avec le pôle narrateur du suivant sous le même nom, cependant que le nom qui occupait l'instance narratrice du premier passe à l'instance narrée du second ?

— Tout à fait. Or un effet à attendre d'un tel montage est évidemment que la fidélité au premier récit va en décroissant et que l'oubli em-

porte le premier nom. Ce n'est pas nécessaire, mais c'est probable, et si l'on veut s'opposer à cet effet, il faut prendre beaucoup de précautions, comme de sauvegarder la lettre du premier récit, ce qui ne va pas sans de grandes difficultés. Mais cela est un autre souci. Revenons à notre quatrième homme : Sollie peut faire avec sa petite amie autre chose que lui raconter ce qu'il a lu de Dessie rapportant Clavie visité par Jessie.

— Quoi donc ?

— En nous bornant aux seules éventualités narratives, il peut faire comme s'il n'avait pas été informé du livre de Clavie par Dessie, et en parler à sa petite amie comme l'ayant lu lui-même, vrai ou faux. Il saute alors un maillon dans la série. Il raconte le récit de Clavie. Il se trouve monté en série avec Clavie comme l'était Dessie, mais avec Dessie lui-même il est monté tout autrement : en parallèle.

— Vous voulez dire que les deux récits, celui de Dessie et celui de Sollie, sont montés ensemble en amont sur la même instance narratrice qui est Clavie, puisque Dessie et Sollie



sont désormais les deux narrataires de ce dernier ?

— Oui.

— Et qu'en aval, les deux récits faits par Dessie et Sollie ont un même narrataire ?

— Oui.

— Mais quel est-il ?

— Observez d'abord que les deux récits parallèles peuvent être tout différents, autant qu'une yaourtière et une couverture chauffante pourtant montées en parallèle ne manquent pas de l'être.

— Ils le sont moins cependant, puisqu'ils ont l'un et l'autre au moins un même nom dans leur diégèse respective, celui de Clavie.

— Vous venez de répondre à votre question.

— Celle du narrataire en aval ?

— Oui.

— Comment cela ?

— Imaginez que le singulier effet que nous venons d'observer sur Sollie se reproduise avec la narrataire de celui-ci, appelons-la Nemie. Nemie viendra dans cette hypothèse monter son récit en parallèle avec ceux de Sollie et Dessie, et au lieu de raconter

à son petit cousin ce que dit Sollie de ce que Clavie dit avoir entendu de Jessie, elle lui fera le récit du récit de Clavie. Le montage en parallèle s'enrichira d'un nouveau segment. Mais, plus intéressant, la série dont on pouvait attendre qu'elle se formât à partir de Sollie, soit : narrateur Sollie et narrataire Nemie, puis narratrice Nemie et narrataire petit cousin, puis narrateur petit cousin etc., avec les déplacements concomitants des narrés, soit : d'abord récit de Clavie en référence du récit de Sollie à Nemie, puis récit de Sollie en référence du récit de Nemie à son cousin, ensuite récit de Nemie en référence au récit du cousin etc., cette série, dis-je, ne se forme pas du tout. Et la raison en est que dans notre hypothèse tout nouveau narrateur potentiel saute un segment en amont dans la série et vient se placer à la place du narrateur dont il fut à l'instant le narrataire, au lieu de prendre ce narrateur pour narré du récit dont lui-même devrait se faire le narrateur. Ainsi donc Dessie, Sollie, Nemie et tous leurs successeurs qui seront par hypothèse leurs pairs, n'ont en com-

mun que de parler du récit de Clavie. Par rapport au cheminement des histoires, ils n'ont pas d'autre identité nommable que la sienne : ce sont des claviens, mais par le narré et par le narré seulement. Car chacun peut bien dire le contraire de ce que dit chacun au sujet du récit de Clavie, et leurs opinions à tous se heurter bruyamment, cela n'a pas d'importance, mais prouve que le narrateur qui parle du récit de Clavie, serait-ce pour en tirer un récit tout contraire aux autres, n'existe que par le nom de Clavie, comme ses pairs. (Il existe d'autres mises à parité ou en parallèle que par les noms des narrés, nous en verrons un cas.) Telle est l'instance narrataire que vous cherchiez : c'est l'ensemble formé par les lecteurs de Clavie, que j'appellerai ensemble des premiers lecteurs, puisque chacun, occuperait-il la 37 827<sup>e</sup> place dans les occurrences des on-dit-que-Clavie-de-Jessie, se portera immédiatement à la même place que Dessie qui fut, dans notre hypothèse, le premier narrataire. Et comme l'instance narrataire du récit de Dessie n'est autre que l'ensemble des

Dessie, j'entends : de lui-même et ses pairs, le récit de Clavie n'a aucune raison de s'effacer à mesure que se déroule la chronologie des on-dit ni son nom de se perdre d'un récit à l'autre, comme cela risquerait d'arriver si tous les narrateurs et narrataires étaient montés en série.

— Mais quand vous dites que c'est le nom de Clavie qui se perpétue ainsi, j'objecte que c'est aussi bien le message de Jessie, dont Clavie n'est que le premier apôtre.

— Il semblerait.

— Et d'autre part les récits de Clavie et de ses successeurs seraient-ils montés en série au lieu de l'être en parallèle, et le nom de Clavie (ou de Jessie) se trouverait-il par le fait sujet à l'oubli dans la suite des temps, il n'en resterait pas moins que son récit ne cesserait, fût-ce anonymement, d'impulser la série des récits montés à partir du sien, et que Clavie (ou Jessie) n'aurait pas moins de pouvoir sur l'ensemble. La différence entre les deux sortes de montage me paraît négligeable.

— Elle est immense, et imperceptible aux indéliçats. C'est celle qu'il y

a entre la puissance et le pouvoir, le paganisme et la piété. Dans la disposition en parallèle, si le nom ne se perd pas, c'est qu'il est répété tel quel de on-dit en on-dit ; une fonction de chacun des récits sera de redire le nom du référent et d'omettre celui de l'intercesseur, par exemple celui de Dessie quand Sollie parle. Il faudra que tous les récits, quoi qu'ils disent, se rapportent au récit de Clavie-Jessie et ils le feront suffisamment, étant concédée la plus grande disparité entre eux, s'ils en profèrent les noms. Cette marque imprimée sur les récits disparaît ou du moins ne se maintient pas nécessairement quand le montage est en série. Bien plus : dans ce dernier cas, il n'y a aucune raison d'attribuer, comme vous le suggérez, le mouvement des récits à une impulsion initiale nommable, celle du récit Jessie. Car cette attribution n'est à son tour qu'un récit actuel ayant pour référence un récit sans doute passé, mais qu'il faut raconter actuellement. [La série, jointe à l'artificialisme des références, ne cesse d'évacuer l'exorbitante prétention des origines. C'est

son impiété proprement païenne. Mais dans le montage en parallèle, le revenu récurrent de tous les récits ultérieurs sur le ou les noms initiaux donne des ailes à la piété, et au pouvoir son insistance.

— Comment cela arrive-t-il ?

— Je posai à un ami physicien, qui souffrit d'avoir eu lui-même un nom en France pendant les événements de 68, la question : pourquoi les nuages de matière donnent-ils lieu à système ? Sa réponse fut que d'abord on ne demande jamais pourquoi et qu'ensuite, si l'on veut imaginer un comment, c'est à l'efficace des relations d'ordre qu'il faut recourir. Réponse à peu près semblable d'un ami musicien à qui je demandai pourquoi et comment les séries de bruits en venaient à s'ordonner selon des règles d'harmonie et de composition. Disons que si les séquences de récit s'ordonnent en parallèle comme les particules en corps et les sons en mélodies, c'est que des propriétés corpusculaires ou des degrés de l'échelle sonore ou des noms propres ne se laissent pas oublier.

— Est-ce un péché ?

— Je ne comprends pas ce mot. C'est plutôt affaire de temps : aimez-vous le temps qui bat les éléments matériels, sonores ou narratifs comme une onde bat la surface de la mer et l'expédie à l'oubli sous forme de vagues, ou bien voulez-vous que quelque chose se maintienne malgré lui ? Racontez-vous une histoire pour qu'on s'en souvienne et ne l'oublie jamais, ou pour que quelque chose se passe ? Téléologie anamnésique, ou finalité sans fin ?

— Clavie en tout cas souhaite qu'on n'oublie pas Jessie.

— Ni lui-même. Mais je crois que les sans-nom, les peuples, les enfants aiment les histoires, — ils les chantent et ils les dansent, vous savez —, parce qu'elles sont la forme langagière dans laquelle le temps est aimé pour sa puissance oublieuse. C'est pourquoi ils ne se constituent pas en sujets et ne retiennent guère les soi-disant leçons de l'histoire : les cultures sont faites de récits montés en série. Au contraire les discours théoriques ont pour ressort le motif qu'il faut cesser d'oublier le Bien, Dieu, l'Etre, le Travail, l'Incon-

scient, le Temps. C'est un précepte de la théorie, du moins classique, qu'il faut lutter contre l'oubli ; c'est pourquoi nous avons pu l'appeler aussi métarécit : récit sur la mémoire des récits. Mais il faut que ce métarécit oublie quand même quelque chose : qu'il est un récit. C'est la contribution qu'il paie au temps.

— Je ne vois toujours pas comment votre fiction Clavie peut m'aider à comprendre l'ingérence du pouvoir capitaliste dans l'affaire Clavel & Cie.

— Ce n'est pas une ingérence : comme les récits du groupe inclinèrent à se monter en parallèle, ils se capitalisèrent.

— Comment cela se fit-il ?

— Prenez un exemple arbitraire. Clavie écrit un livre, Gluckie un livre, Jardrie un livre, Benie un livre.

— Rien que d'ordinaire.

— Levie les publie tous.

— Mon dieu, c'est ce qu'on appelle une collection.

— En effet, mais c'est aussi un petit début de mise en parallèle.

— Je ne vois pas ce qui fait ici fonction de récit initial.



— Vous avez raison. La mise en parallèle ne procède pas dans ce cas par marquage du nom du premier narrateur devenu narré des récits suivants, mais en estampillant celui du véhicule. C'est lui qui est récurrent d'un livre à l'autre.

— Soit, mais qu'importe ?

— Cela importe beaucoup dans la compétition entre véhicules narratifs (les « supports »), mais laissons cela. Supposez à présent que Clavie se fasse le premier lecteur, au sens que nous avons dit, du livre de Jardrie, Jardrie de celui de Gluckie, Benie de celui de Clavie et Gluckie de celui de Benie.

— Par premiers lecteurs, vous entendez que chacun des premiers nommés va parler respectivement de chacun des seconds nommés de telle façon que les lecteurs ultérieurs se conduisent en premiers lecteurs ?

— Exact. Ajoutez que les premiers lecteurs ne se contentent pas de raconter oralement à d'autres ce qu'il y a dans les dits livres, mais qu'à leur tour ils le publient.

— Comment font-ils ?

— Levie s'en charge, il le peut.

— Vous vous accordez toutes les facilités.

— Pas moi ; sur ce point je décris. Imaginez à présent un deuxième tour où la série des on-dit se distribue comme ceci : c'est Gluckie qui commente le livre de Clavie, Clavie celui de Gluckie, Benie celui de Jardrie et Jardrie celui de Benie. Que pensez-vous qu'il arrivera ?

— Cela fera rire.

— Bonne affaire, faire rire fait vendre, et cela fera donc lire.

— Lire quoi au juste ?

— J'abrège pour ne pas être fastidieux, mais vous voyez aisément qu'en saturant les combinaisons permises, qui sont moins nombreuses que la factorielle 4, et en supposant en outre que chacun des articles se réfère non seulement au livre qu'il relate, mais à au moins un autre article, un lecteur en tombant sur n'importe quel terme de n'importe quelle série ainsi combinée a peu de chances d'échapper aux trois autres termes. A vrai dire, dans la présente fiction à quatre termes, la mise en parallèle aura été faite dès la publication de la deuxième série.

— Comment cela ?

— Les noms des auteurs des livres sont les mêmes que ceux des premiers lecteurs ou auteurs d'article. Chacun des auteurs est un lecteur des autres auteurs, et chacun des lecteurs est un auteur lu par les autres lecteurs. Tout narrateur de premier rang est un narré de deuxième rang en même temps que tout narrataire de premier rang (premier lecteur) est un narrateur de second rang. L'ensemble des narrateurs (les auteurs) et l'ensemble des narrataires (les premiers lecteurs) sont identiques, et cette identité forme l'ensemble des narrés. Vous voyez qu'ici l'effet, que j'appellerais effet auto-, est plus fort que dans ma première fiction où l'on ne se donnait qu'un seul récit initial, celui de Clavie-Jessie, et où l'ensemble destinataire, qui ne comprenait pas Clavie lui-même, et n'était formé que par ses premiers lecteurs, les Dessie, ne devait son unité qu'au nom du héros des récits que les narrateurs de cet ensemble racontaient. Le nom unificateur était placé sur la seule instance du narré. Dans notre présente fiction à plusieurs récits ini-

tiaux, il y a quatre noms unifificateurs, et s'ils peuvent accomplir le pieux office du souvenir et du revenu, c'est qu'ils permutent tous sur les trois instances narratives, mais deux à deux (Ne/Na, Ne/Né, Na/Né) et sous la condition que le même nom ne se trouve jamais à la même place dans chaque série.

— Pourquoi cette condition ?

— C'est elle qui limite l'extension des permutations jusqu'à la factorielle : on exclut toute série parallèle à la première dans laquelle un nom occuperait la même position, pour la raison qu'il n'est pas décent que Benie soit le narrataire de Benie et se mette à narrer ce que Benie lui narra comme premier narrateur.

— La décence est elle une propriété de ces systèmes ?

— Je riais, vous pensez bien que non. Mais si l'effet auto- se restreignait à l'identité nominale directe du narrateur, du narrataire et du narré, on se trouverait dans une hypothèse différente, celle d'une autobiographie secrète. C'est une pragmatique peu capitaliste.

— Et qu'est-ce qui l'est dans la fiction carrée ?

— L'autographographie publique. Quel est le destinataire du capital ? Le capitaliste qui investit. Et du livre ? L'auteur qui l'écrit. Quel est son destinataire ? Le capitaliste qui bénéficie, l'auteur qui est lu. Quelles sont les relations des deux ? C'est le même nom.

— Donc l'autobiographie ?

— Non, il faut deux marchandises au moins dans le capitalisme : celle que X achète à Y et celle que Y achète à X. X et Y sont et vendeurs et acheteurs. De même il faut deux récits-marchandises, l'un est le livre, l'autre son commentaire. Et deux noms différents, l'un d'auteur, l'autre de lecteur.

— Donc et celui qui écrit l'article et celui qui écrit le livre sont l'un comme l'autre ce capitaliste à deux têtes qui investissant dans l'échange des deux marchandises et en tirant profit est à la fois le narrateur et le narrataire.

— Exactement : quant aux marchandises, nous l'avons dit, c'est comme dans le négoce, leur nature

singulière n'a pas d'importance. Ce qui en a est qu'elles soient échangeables. Enfin de même qu'elles ne sont, dans le capital, qu'une forme « extérieure » de celui-ci, les récits ne sont ici que des formes « extérieures » de la reproduction narrative.

— Et Lévie dans cette affaire ?

— C'est le capital monnaie : il prête à l'auteur le moyen de publier un livre, au lecteur du livre le moyen de publier son commentaire, il les met en situation de négocier l'un avec l'autre, c'est-à-dire de faire lire l'un et l'autre en faisant lire l'un par l'autre et de faire écrire l'un et l'autre en faisant écrire l'un pour l'autre.

— Et la plus-value ?

— Arrêtez, c'est une trop grosse question, celle du temps du capital pris comme narration avancée ou du récit pris comme capital revenu.

— Mais votre métaphore marche dans quel sens, au juste ? C'est le capitalisme qui est une narratique, ou l'inverse ?

— Comme vous voudrez, c'est pourquoi ce n'est pas une métapho-

re, mais deux petites histoires mises... en parallèle.

— Que reprochez-vous enfin à la Cie Clavel ? D'avoir mercantilisé ses récits théoriques ?

— De répéter le pouvoir dans leur mise en circulation, alors qu'elle les voue à le stigmatiser.

— Vous protestez contre elle ?

— Oui, comme la Boétie contre Un, à cela près que leur Un à eux est gros sémantiquement, mais petit pragmatiquement. Je dirai à leur propos, mutatis mutandis, ce que des compagnons d'autrefois très avisés écrivent au sujet des soulèvements de Guyenne par lesquels les paysans ripostèrent à la venue des gabeleurs du roi dans cette province en 1548 peu avant que La Boétie se mît à raconter l'histoire dont Montaigne fit, à en croire Butor, le motif central et caché des siennes : les croquants, les sans-un, ne voulurent pas de cette « nouvelleté » qu'était l'impôt royal, et ce n'était pas seulement qu'ils avaient leurs idées sur la circulation des sous, mais sur le montage des histoires. Ils voulaient que leurs langues, leurs oreilles et leurs corps, les

trois instances narratives, restassent propres à monter les récits en séries infinies, comme ils l'étaient dans leur culture, et n'eussent pas à en faire revenu à un nom. Paysans, c'est : païens ; et c'est nous. Derrière vos hommes de la Cie Clavel, ce qu'il y a de nouveau, c'est le gabelou des discours théoriques, le récit-monnaie.

— Mais ils se donnent pour dissidents, ils soutiennent des causes justes.

— Luther fut un dissident, qui mangeait avec les bourgeois et les princes, et il leur vendit les paysans. Vos gens mangent beaucoup à la table des media. Encore une fois prenez garde davantage aux postures et moins aux significations. C'est l'humour de la pragmatique narrative que vos récits de protestation contre les horreurs du pouvoir, elle les divulgue grâce à des réseaux de pouvoir. Ceux-ci peuvent bien être de petite taille, ils sont homogènes aux grands.

— Mais dans les pouvoirs, vous distinguez le totalitaire et le capitaliste. Pourquoi rangez-vous celui



qui pipa nos hommes nouveaux du côté du capital ?

— Le capitalisme est à peu près indifférent aux contenus des récits dont il autorise la circulation, il ne l'est pas à la forme de leur pragmatique. Le récit-monnaie est son récit canonique parce qu'il rassemble les deux propriétés : il raconte qu'on peut raconter n'importe quoi, mais que le bénéfice des récits doit revenir à leurs auteurs. Le premier trait est d'impiété, si vous le comparez aux récits qu'exigent les pouvoirs politiques.

— Mais le second est bonnement de pouvoir.

— Oui, mais voyez comment. Le récit-monnaie suppose un premier narrateur, un auteur, un entrepreneur, un sujet. L'histoire que celui-ci raconte, il raconte qu'il ne la tient de personne. Ceux qui l'écoutent et l'exécutent n'y changent rien (fabule-t-il), ils sont les spectateurs-acteurs du scénario, mais lui seul en est responsable. C'est au point qu'on juge équitable qu'ils lui paient tribut pour l'usage prétendu qu'ils font de son argument.

— Prétendu ?

— Les récits sont inusables.

— Je vois bien à quel tribut vous pensez quand il s'agit de production. Mais quand il s'agit de narration ?

— Pour payer le tribut narratif, tout comme pour l'autre, vous concédez une partie de votre faculté narrative au narrateur réputé premier. Vous vous trouvez privé de narration, tandis qu'il paraît en être le maître et le possesseur. On ne vous demande pas de réciter le scénario, notez-le bien, mais de l'apprendre et de l'exécuter soigneusement. C'est au prix de votre exclusion de l'imagination des récits que peut avoir lieu le retour du récit que vous exécutez à son premier narrateur, et sa récurrence au long des générations narratives.

— Je vois bien comment votre description s'applique au dispositif Clavie, avec son opérateur dit « premier lecteur » qui interdit à la narration de s'organiser en séries libres. Mais je ne vois pas en quoi il diffère de la pragmatique qu'imposent les Etats-partis totalitaires.

— Ceux-ci vous somment, en

qualité de citoyen ou de militant, d'occuper les trois postes narratifs. Vous êtes le narrataire du récit politique, il vous est destiné : on gouverne pour le peuple. Vous en êtes le narré, vous l'exécutez : c'est le gouvernement du peuple. Mais vous êtes aussi son narrateur de principe : le peuple est gouverné par le peuple. De fait c'est ce récit et lui seul que vous êtes tenu, en tant que narrateur « libre », de raconter à tous les candidats à la citoyenneté ou à la qualité de membre, les enfants, les stagiaires en instance d'adhésion, les délinquants. Et qu'ils réciteront à leur tour lorsqu'ils auront atteint l'âge adulte, l'entière conscience politique ou la plénitude du repentir. Le pouvoir du capital exclut, je vous l'ai dit, cette récitation parce qu'il exclut qu'on passe des positions de narrataire-narré à celle de narrateur ; cette dernière, il se la réserve, sans hypocrisie.

— Il y a donc une dévotion dans le capitalisme, c'est le culte exclusif qu'il voue à l'entrepreneur des récits.

— Elle est évidente. Mais prenez garde que ce privilège exorbitant qu'il accorde au narrateur ne vous

trompe. Il n'est pas simple mais double, et même contradictoire. C'est d'abord un privilège de revêtu ; le narrateur jouit de l'autorité que lui confère la récurrence de son nom dans les récits des narrateurs ultérieurs, comme nous le vîmes sur le cas des premiers destinataires du récit Clavie. Mais son autorité vient aussi de ce qu'on raconte qu'il impulse de façon autonome et initiale le récit dont il passe pour être l'auteur et que les autres apprennent et exécutent. Il n'est pas seulement le point de bouclage d'un circuit de narration, on le donne pour le premier moteur qui met celui-ci en marche.

— Cela n'existe pas. Les histoires ne sont pas les produits d'une faculté subjective de narrer qui les mettrait en mouvement. Les histoires se racontent elles-mêmes, elles sont en mouvement par principe, et leurs narrateurs ne sont que l'une de leurs valences conductrices.

— Vous avez mille fois raison. Mais la croyance en la créativité de l'auteur peut prendre consistance grâce au montage en parallèle. La dévotion qu'on a pour le bénéficiaire

du récit se tourne en culte de son initiative. C'est un aspect de l'effet auto-. Et il est vrai que vous ne serez pas un entrepreneur de récits si vous n'avez pas l'air d'inventer quelque nouvelle histoire, quelque produit différent. Cette propriété n'est pas exigible, bien au contraire, des supposés narrateurs du récit totalitaire. C'est pourquoi celui-ci décourage l'émulation et brime la puissance narrative en l'assoupissant ou, si elle résiste, en la déportant. C'est l'inverse pour le récit canonique du capital : tout en restant fidèle au principe du revenu, il raconte qu'un récit est pour le narrateur une occasion de bénéfice non pas en raison de ce qu'il raconte, c'est-à-dire de son narré, mais à proportion que celui-ci diffère des autres narrés que véhiculent les récits alors en circulation. Vous voyez comment le privilège accordé à la position narratrice se dédouble : il n'est pas seulement celui du bénéficiaire des circuits de récits, mais celui de l'initiateur de leur circulation.

— Je devine mais ne vois pas distinctement le rapport de ce que vous dites là avec votre opposition des

deux montages, en parallèle ou en série.

— Dans ce dernier, les noms des narrateurs s'estompent d'une génération narrative à l'autre ; et dans le même temps, les noms des narrés, qui permutent.

— Oui, Vous ne pouvez entrer dans une série qu'à condition que votre récit, même s'il a votre narrateur immédiatement précédent pour narré actuel, dise de lui quelque chose qui n'était pas dit dans le récit qu'il vous fit.)

— Parfaitement, et ne serait-ce que du fait que son nom était celui du narrateur dans le récit amont, mais du narré dans l'aval.

— Mais n'avez-vous pas dit que dans la fiction Clavie & Cie les récits des premiers lecteurs pouvaient être tout différents les uns des autres, et que cela importait peu ? Pourtant ils formaient parallèle et non série.

— Je dirai à présent qu'ils devaient l'être, et que cela n'était pas sans importance. Ces variantes sont en effet une marque qu'on est dans le dispositif capitaliste, et non totalitaire. Et que les récits soient différents

n'empêche pas qu'ils soient montés en parallèle, c'est même la solution-type dans le système. Il suffit que leurs narrés aient en commun un nom propre (Clavie), c'est la fonction revenu ; et que leurs narrateurs (premiers lecteurs) en parlent en leur propre nom respectif, c'est la fonction initiative. Ces deux conditions distribuent sur les deux générations narratives le double privilège du prétendu sujet de l'énonciation. Et vous voyez comment des segments narratifs qui, étant différents les uns des autres, en appellent à la liberté des séries, sont néanmoins montés en parallèle.

— Et qu'avez-vous à opposer à cela ?

— Deux instructions : la mise en série des récits, l'oubli des noms. Et ce dernier plutôt par surabondance, comme dans les cultes romains tardifs et les grandes agitations politiques de notre siècle, que par recherche de l'anonymat.

— C'est ainsi que vous entendez vous en prendre à la fois aux récits de gauche et de droite ?

— Oui, riposter à leur pragmati-

que narrative respective. On ne peut dûment attaquer l'un en négligeant l'autre, c'est une stratégie infirme.

— Vous en voulez une bien valide et complète ?

— Il n'y en a pas. La plus valide est la plus prudente, et la prudence est occasionnelle. Les fronts ne sont pas continus, vous le savez. L'un de vos concitoyens me disait qu'il y a quinze ans, il avait durant la même année contribué à former une section C.G.T. dans la petite fabrique d'une bourgade et ébranlé par ses critiques et ses initiatives l'appareil de ce même syndicat dans la grande entreprise de la ville voisine. Et vous savez mieux que moi qu'on a pu ici, pendant la guerre d'Algérie, porter les valises du F.L.N. tout en analysant et critiquant le pouvoir militaire-bureaucratique qu'il établirait après l'indépendance. Tout cela n'est inconsistant que si l'on croit au récit universel. Mais il en est des histoires et des politiques comme des cultures, elles sont à elles-mêmes leurs références et chacune détermine ses ennemis. On peut à l'occasion additionner ou même combiner des efforts et



des effets, mixer des récits particuliers et leurs exécutions, mais il est contraire au réalisme, qui est païen, de les totaliser durablement.

— C'est l'éloge de l'opportunisme.

— De l'opportunité, maîtresse des sans-maîtres, arme des désarmés et force des faibles, amen. Elle n'est que le rapport contemporain et inattendu entre des appareils narratifs constitués et forts et l'ingérence d'une historiette étrangère, mineure, qui les désarçonne un moment. Harcelez donc l'Etat tantôt, mais harcelez tantôt le capital. Les deux par leur pragmatique. Et l'un par l'autre, s'il se peut.

— Comment cela ?

— Vous savez bien : on fait usage des lois et des institutions contre les abus des entrepreneurs, dans tel comité de quartier, telle lutte d'atelier, telle campagne écologique. Et l'on se sert de la force inverse qui est l'autorisation d'entreprendre accordée par le capitalisme, chaque fois qu'il s'agit de faire pièce à quelque monopole abusif de l'Etat : on invente des radios parallèles, des en-

seignements hors norme (comme à votre chère Vincennes), on essaie des syndicats de soldats ou de prostituées...

— Vous n'aurez que des réussites éphémères.

— L'inverse n'est pas souhaitable. Il faut vouloir le temps.

— Ils n'auront pas peur.

— Il est préférable qu'ils aient confiance en eux et se moquent de nous. Les stratagèmes ne marchent qu'à ce prix.

— Un mot encore : pourquoi cette place extraordinaire faite à la narrative ?

— Nous vivons dans des sociétés où la question du lien social est posée ; celle des pouvoirs n'en est qu'un aspect. Or vous observerez qu'avant même de donner une réponse à cette question, vous supposez ce lien en répondant. Qu'est-ce en effet qu'une question pour vous ? Un énoncé interrogatif dont vous êtes le destinataire. Et cet énoncé ? Un récit qui attend d'être poursuivi jusqu'à sa fin par vous. En vous mettant à répondre à la question du lien social, ou même seulement à la re-

prendre, vous poursuivez le récit inachevé, ou son inachèvement. Et ce faisant, vous effectuez ce lien dont il est question, puisque vous faites le narrateur après avoir été le questionné ou narrataire et que, de son côté, ce qui vous interrogeait et que vous supposez être la société (sans quoi vous n'en prendriez pas souci pour une guigne) devient l'objet de votre récit. La pragmatique de votre réponse a répondu avant votre réponse. Telle est du moins l'histoire que je raconte en réponse à votre question.

— Je vois un peu votre impiété. Mais votre justice ?

— Elle ne peut pas tenir dans une formule ou une loi canonique. Elle est une perspective.

— Laquelle ?

— Détruisez les monopoles narratifs, détruisez-les comme thèmes exclusifs (de partis), et comme pragmatiques exclusives (de partis et de marchés). Retirez au narrateur le privilège qu'il s'accorde. Faites valoir ce qu'il y a de puissance, non moindre, dans l'écoute, côté narrataire, et aussi dans l'exécution, côté

narré (et laissez les sots croire que vous faites ainsi l'éloge de la servitude).

— Ce n'est donc pas l'autogestion ?

— Pas du tout. Celle-ci est l'effet auto-maximisé, le montage du pouvoir totalitaire insinué dans chaque corps, et le métarécit du capital pris comme récit canonique. Luttez plutôt pour l'inclusion des métarécits, des théories et des doctrines, politiques notamment, dans les récits. Que l'intelligentsia ait pour fonction non pas de dire le vrai et sauver le monde, mais de vouloir la puissance de jouer, d'entendre et de raconter des histoires. Cette puissance est si commune qu'il est impossible que les peuples s'en laissent priver sans riposte. S'il vous faut une autorité, elle seule l'a. La justice est de la vouloir.



ACHEVE D'IMPRIMER EN AOUT 1977  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE CH. CORLET  
14110 CONDE-SUR-NOIREAU

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 1977  
N° d'Imprimeur : 1698 — N° d'Editeur : 83